

The cover features a stylized illustration. In the foreground, a woman with her hair in a bun, wearing a white blouse and a red sari with a yellow floral border, is shown from the back, holding a small black bird. In the background, a large, ornate building with a prominent clock tower stands under a blue sky. Several men in white turbans and blue shirts are carrying a white cloth on their shoulders across a green lawn. The top of the cover is framed by dark green leaves.

SUJATA MASSEY

LA MALÉDICTION DE SATAPUR

ROMAN

Une aventure
de Perveen Mistry

« Une pépite. Le meilleur
du mystère historique. »
New York Journal of Books


CHARLESTON

SUJATA MASSEY

LA MALÉDICTION DE SATAPUR

Inde, 1922.

Perveen Mistry a rejoint le cabinet d'avocats de son père, devenant la toute première femme avocate en Inde. Un statut qui ne manque pas de faire débat, alors que seuls les hommes sont autorisés à plaider au tribunal... Mais quand une malédiction semble s'abattre sur la famille royale de Satapur, un petit État princier pratiquant la *purdah* (séparation stricte des femmes et des hommes), elle est la seule à pouvoir mener l'enquête.

Le maharajah et son fils aîné sont morts abruptement l'un après l'autre dans des circonstances étranges. Alors que la maharani douairière et sa belle-fille se disputent le contrôle du jeune prince héritier, Perveen se retrouve au cœur de dangereux jeux de pouvoir. Entre jalousies anciennes et vendettas meurtrières, saura-t-elle protéger les enfants royaux ?

Un mystère captivant qui nous entraîne dans l'Inde du début du xx^e siècle et met en lumière la place qu'y occupent les femmes.

« UN INSTANTANÉ FASCINANT DES INDES
BRITANNIQUES COMBINÉ À UNE ENQUÊTE
PARFAITEMENT MAÎTRISÉE. »

Library Journal

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

ISBN : 978-2-36812-667-7



9 782368 126677

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : le-petitatelier.com

Illustration : Andrew Davidson



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai adoré cette ambiance et les nombreuses descriptions qui m'ont fait voyager en 1922, en Inde. L'autrice a su recréer l'environnement d'avant l'indépendance de l'Inde pour notre plus grand bonheur. Laissez-vous transporter au début du xx^e siècle en Inde où vous mènerez une enquête entre nature et palais royal. »
Floriane, de @les_lectures_de_flofloenaël

« Lire ce roman, c'est comme sortir de son cadre habituel de lecture, on voyage vers de lointaines contrées. C'est un récit riche et poignant, où l'on découvre plus en profondeur le rôle des femmes, la puissance de la famille et l'importance des traditions. C'est le genre de roman idéal pour les amateurs d'enquêtes qui mêlent romance, traditions et secrets, le tout étant extrêmement bien documenté. Sujata Massey fait vivre au lecteur un tourbillon d'émotions au cœur d'une enquête palpitante. »
Eline, de @meslivresdepoche

« Une enquête complexe, très bien ficelée et menée avec professionnalisme par Perveen, une avocate fiable, respectueuse et attachante. C'est une héroïne que j'aime particulièrement. L'autrice aborde des thématiques sociétales passionnantes telles que la place de la femme au début du xx^e siècle en Inde, les us et coutumes de ce peuple divisé en différentes castes et la politique du protectorat britannique. Les descriptions sont si visuelles que l'autrice a réussi à m'embarquer en quelques pages dans son univers dépaysant et j'ai passé un très bon moment de lecture avec cette enquête addictive. »

Anouk, de @anouklibrary

« Une lecture totalement dépaysante, une véritable invitation au voyage. »

Adéline, de @livrovore

« Je me suis vue dans le palais de Satapur. L'enquête est intéressante et captivante, l'autrice mêlant à merveille les différentes intrigues afin d'offrir plusieurs pistes aux lecteurs. Une très chouette enquête ! »

Marine, de @toiledemots

« L'autrice parvient à nous faire voyager à travers sa plume. On est directement plongés en Inde et l'intrigue est très bien ficelée. »

Chloé, de @lire_encore

« Un merveilleux voyage au cœur de l'Inde. J'ai apprécié cette escapade hors de ma zone de confort et plonger dans le monde des maharadjahs et de leurs secrets. Perveen fait preuve d'un courage et d'une ambition qui lui donnent la force nécessaire pour évoluer dans un monde où les femmes sont habituellement cantonnées à des rôles bien définis. Une lecture qui nous emporte loin des sentiers battus. »

Marta, de @leslecturesdemissm

« Un roman historique fort en sensations. Une lecture divertissante et enrichissante. »

Leah, de @leahbookaddict

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA MALÉDICTION
DE SATAPUR

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Veuves de Malabar Hill, 2020

Titre original : *The Satapur Moonstone*

Copyright © Sujata Massey, 2019

Publié pour la première fois aux États-Unis par Soho Press, New York

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

Pour la traduction :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-667-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sujata Massey

LA MALÉDICTION DE SATAPUR

UNE AVENTURE DE PERVEEN MISTRY

Roman

Traduit de l'anglais
par Aurélie Tronchet


CHARLESTON

Pour Tony

LA FAMILLE ROYALE DE SATAPUR

MOHAN RAO
1856-1911



PUTLABAI DE
DEWAS SR
1861-

SWAROOP
1886-



VIJAYA DE
SANGLI
1896-

MAHENDRA RAO
1878-1919



KEYA DE BHOR
(MIRABAI)
1889-

PRATAP RAO
1907-1920

JIVA RAO
1911-

PADMABAI
1914-

I

Le manège

PERVEEN MISTRY AJUSTA SA BOMBE sur son front en sueur en soupirant. Il était six heures trente, et il faisait déjà 28 °C. Galoper dans le manège du Royal Western India Turf Club – sans jamais vraiment rattraper son amie Alice – n’était pas un exercice de tout repos.

Alice Hobson-Jones galopait sur Kumar, un grand cheval bai de course, qui avait fini comme monture de club équestre parce qu’il n’était pas assez grand pour l’hippodrome. Malgré tout, Kumar avait des allures de prince et, avec Alice qui mesurait plus d’un mètre quatre-vingts, ils formaient un duo impressionnant.

Perveen, et son mètre soixante, avait été ravie qu’on lui attribue une ponette qui lui avait paru plus douce. Dolly était si petite que Perveen avait été capable de monter dessus sans l’aide des garçons d’écurie, un rituel qui l’embarrassait à chaque fois. Cependant, la petite

jument n'était pas disposée à suivre les instructions que la jeune femme lui communiquait avec ses talons. À l'évidence, Dolly sentait que Perveen n'était pas une cavalière chevronnée.

C'était malgré tout moins effrayant que les fois où elle avait monté d'immenses bêtes lors de fêtes où Alice l'avait emmenée durant certains week-ends en Angleterre. Aujourd'hui les rôles étaient inversés. Perveen était rentrée au pays pour exercer son métier d'avocate à Bombay, et Alice avait prolongé son séjour afin de trouver un poste d'enseignante. Dans une ville où les Mistry vivaient depuis presque trois cent cinquante ans, les relations familiales de Perveen ouvraient des portes, et Alice allait apparemment être embauchée comme chargée de cours de mathématiques au Wilson College.

Alice s'était vraiment mobilisée pour que Perveen se lève suffisamment tôt pour monter à cheval à 6 heures, trois fois cette semaine-là. Au départ, cela avait semblé être une idée plutôt agréable. La pluie avait cessé, et on pouvait circuler en ville même si, dès le lever du soleil, la cité suffoquait de nouveau sous un vent brûlant.

Alors qu'elle tournait dans le manège, Perveen remarqua le père d'Alice, Sir David Hobson-Jones, qui se tenait au bord. Bien qu'à Bombay depuis seulement deux ans, il comptait parmi les administrateurs du Western India Turf Club. C'était le genre de choses qui arrivaient quand on faisait partie du cercle des trois conseillers les plus en vue du gouverneur.

Sir David lui adressa un grand geste de la main en souriant. Perveen continua de trotter dans le manège, en se concentrant sur sa position. Quand elle passa devant Sir David, il répéta son geste de la main, cette fois de manière plus insistante.

Il lui demandait d'approcher.

Elle sentit son estomac se nouer. Il était peut-être là parce que quelqu'un s'était plaint de la présence d'une cavalière indienne ; elle était la seule.

Perveen détestait donner des coups de talons à la pouliche mais c'était ce qu'on lui avait enseigné pour faire avancer les chevaux. Dolly l'ignora. Perveen dut lui asséner plusieurs coups avant que la jument sorte enfin de la piste et se dirige vers la zone près de l'entrée, où les garçons d'écurie attendaient pour aider les cavalières. Un palefrenier maigrichon tint le cheval de Perveen pendant qu'elle se laissait à moitié tomber de sa monture. Alors qu'elle frottait ses mains poussiéreuses de chaque côté de sa jupe fendue, Sir David, habillé d'un costume blanc empesé tout à fait inapproprié à l'équitation, se rapprocha.

— Bonjour, Sir David. Est-ce que vous avez déjà monté ?

Elle s'efforça de paraître moins bouleversée qu'elle ne l'était. Si on l'expulsait du club créé par les Européens en raison de sa race, il était hors de question qu'elle laisse faire sans protester. Mais Sir David ne savait pas qu'elle appartenait au Congrès National Indien, un groupe constitué d'Indiens défendant les droits civiques. Pour lui, elle n'était que l'ancienne camarade de classe de sa fille Alice à Oxford, une jeune femme qui se faisait une place dans le milieu juridique de Bombay.

Il secoua la tête.

— Je suis venu prendre un petit déjeuner rapide avant de me rendre au Secrétariat. Les œufs sont très bons ici. Accepteriez-vous de vous joindre à moi ?

Alors on ne la mettait pas à la porte, ce qui était plutôt une bonne nouvelle. Malgré tout, l'idée de s'en aller sans prévenir Alice ne lui plaisait pas.

— Mais je...

Perveen désigna d'un geste sa tenue d'équitation, qui n'était pas en tweed comme celle de son amie, mais qui consistait en une veste légère en coton et une volumineuse jupe fendue, ce vêtement légèrement démodé considéré par sa mère comme étant le plus approprié pour une femme indienne s'adonnant à une activité aussi déplacée que de monter à cheval.

— Ne vous en faites pas. Les gens sont en tenue d'équitation dans la véranda. C'est moi qui vais faire tache.

— Mais Alice... dit-elle, toujours mal à l'aise.

— Elle saura où nous trouver, répondit le conseiller en chef du gouverneur avant de poursuivre à voix basse : Il faut de toute façon que je parle affaires avec vous, avant qu'elle nous rejoigne.

Une discussion d'affaires était une perspective plutôt bienvenue pour une avocate de Bombay réputée mais pas aussi active qu'elle aurait aimé. Dans le salon des dames, Perveen frotta les traces de poussière sur son visage et ses mains, et se brossa les cheveux avant de les coiffer de nouveau en couronne. Elle abandonna sa bombe, malgré la ligne rouge vif qui barrait son front. Quand elle entra dans la véranda, plusieurs Anglais tournèrent le regard vers elle. Était-ce parce qu'on l'avait vue avec Sir David ou bien à cause de cette ridicule jupe fendue ?

Le grand geste que lui adressa Sir David déclencha un chœur de chuchotements.

— Je me suis permis de vous commander un petit déjeuner, dit-il. Vous vous rendez directement au cabinet ensuite, n'est-ce pas ?

— J'essaie d'ouvrir avant huit heures, répondit-elle de sa plus belle voix de femme d'affaires. Il n'y a

qu'aussi tôt qu'on peut s'attaquer à sa paperasse sans être importuné.

— C'est vrai. Comme je vous l'ai dit, il se pourrait que j'aie une bonne proposition pour le cabinet Mistry.

Elle se pencha avec tant d'empressement qu'elle renversa sa tasse vide sur sa soucoupe.

— Une de vos connaissances a besoin d'un avocat ?

Un serveur élané, dans une veste empesée à col haut, redressa sa tasse avant d'y verser un filet doré de Darjeeling.

— En effet, affirma Sir David avec un sourire bienveillant.

Elle le dévisagea. Avait-il des ennuis au travail ?

— Rappelez-vous que je suis juriste. La cour de Bombay n'autorise pas encore les avocates à approcher du banc, mais mon père peut...

— Peu importe, dit-il en interrompant son explication. Avez-vous entendu parler de l'Agence de Kolhapur ?

Cette question simple la surprit.

— Bien sûr, répondit-elle en versant une cuillerée de sucre dans sa tasse. C'est la branche de l'administration publique qui supervise l'État de Kolhapur et relève de la présidence de Bombay.

— C'est un peu plus que cela. L'Agence de Kolhapur a autorité sur vingt-cinq États princiers et féodaux de l'Inde occidentale. Les fonctionnaires de cette Agence sont des agents politiques et des résidents qui maintiennent les relations entre l'Inde britannique et ces États.

Perveen était gênée de ne pas connaître le nombre d'États supervisés par l'Agence de Kolhapur. Mais pourquoi s'intéressait-il à cela ?

Le jeune serveur revint avec une assiette d'œufs brouillés, de toast et de harengs fumés pour chacun d'eux. Les œufs avaient l'air mousseux, le toast beurré comme il

fallait, mais Perveen n'aimait pas le hareng fumé. Elle se résolut à en goûter un, par politesse envers son hôte.

C'était comme ça avec les Anglais. Un Indien ne pouvait prospérer sans être en contact avec eux, mais on n'était pas pour autant obligé d'adhérer à leurs habitudes. Tout en saupoudrant ses œufs de piment vert, elle considéra le tableau que Sir David était en train de lui broser. Bien que le gouvernement britannique détienne le pouvoir sur approximativement soixante et un pour cent du sous-continent, le reste de l'Inde était un patchwork de petits et grands États, et de possessions territoriales dirigées par des Hindous, des Musulmans et quelques Sikhs. En échange d'être dispensées de la loi anglaise, de nombreuses royautes payaient des tributs aux Britanniques, la plupart du temps sous la forme de liquidités ou de récoltes. Et comme Sir David l'indiqua, les États devaient malgré tout collaborer avec les agents politiques.

Sir David fit glisser un des harengs dans sa bouche, le savoura avec gourmandise avant de poursuivre la conversation.

— En ce moment, l'Agence fait face à un problème et nous demande de les aider à trouver un enquêteur juridique qui les assisterait dans une affaire se déroulant dans un de leurs États situés le plus au nord.

— Comme c'est intéressant, dit Perveen, en réfléchissant déjà aux avocats qu'elle pourrait recommander. Dites-m'en plus. Depuis quand ce poste est-il disponible ? Et combien de temps durera la mission ?

— Ce sujet a été évoqué au cours d'une réunion, la semaine dernière, et tout le monde a convenu avec moi que vous étiez probablement la seule personne en Inde capable de vous charger de cette affaire.

Perveen faillit en lâcher sa tasse. Il était hors de question qu'elle travaille pour l'Empire britannique qui

maintenait l'Inde sous sa patte d'éléphant depuis le xvii^e siècle. Mais elle devait se montrer diplomate.

— Je suis très honorée que vous ayez pensé à moi pour ce poste dans la fonction publique, avança-t-elle avec précaution, mais je ne quitterai jamais le cabinet de mon père. Il m'a promue comme associée le mois dernier.

— Félicitations ! Mais vous cherchez des clients qui sont prêts à payer un bon prix, n'est-ce pas pour cela qu'on a un cabinet ?

Perveen, sur ses gardes, acquiesça.

— Soyez certaine qu'il s'agit là d'une mission ponctuelle – cela vous prendra probablement une semaine, avec un peu de temps supplémentaire à facturer quand vous rentrerez à Bombay pour rédiger le rapport.

Il marqua une pause.

— Vous avez déjà goûté le kipper ? Il est fait avec du poisson local, pas le hareng écossais habituel.

Un minuscule poisson local plein d'arêtes bon pour servir d'appât, mais pas à manger. Elle en mit dans sa bouche à contrecœur. Et elle réfléchit tout en mâchonnant la chair désagréable.

Les journées n'étaient pas particulièrement chargées au cabinet ; elle avait quelques contrats à clore, mais la perspective d'une semaine de travail ou plus au service d'un client prestigieux plairait à son père, Jamshedji Mistry, qui considérait les Britanniques comme des alliés, pas des adversaires. Malgré tout, c'était un travail en dehors de la ville et il n'aimerait pas ça. Perveen couvrit d'œuf le reste des kippers qu'elle était résolue à ne pas manger.

— Kolhapur se trouve à près de cinq cents kilomètres de Bombay. Est-ce là-bas que je devrais me rendre ?

— Pas aussi loin. Vous avez entendu parler de Satapur ?

— C'est un minuscule État, quelque part dans les montagnes Sahyadrī.

Perveen se rappela son manuel scolaire de géographie et la forme de lapin dressé sur ses pattes arrière correspondant cet État.

— Je ne suis pas certaine d'être capable de pouvoir le localiser sur une carte ni même de donner le nom de son souverain.

— C'est un État qui ne fait qu'une centaine de kilomètres carrés, dit-il. Et il n'y a aucun prince sur le gaddi* pour le moment. Son Altesse Mahendra Rao est mort du choléra il y a deux ans. Son fils, le maharadjah Jiva Rao n'a que dix ans.

Perveen s'efforça d'imaginer la situation.

— Alors même si Jiva Rao est déjà le maharadjah de nom, il faudra attendre au moins huit ans avant qu'il accède au pouvoir. Est-ce sa mère qui règne en attendant ?

— Dans la plupart des États princiers, les femmes ne peuvent exercer le pouvoir. Le souverain de Satapur étant mineur, les décisions d'État sont prises par le Premier ministre et notre agent politique, qui se trouve résider à l'auberge sur la frontière entre Satapur et la station d'altitude de Khandala.

— Ce doit être difficile pour un agent politique britannique de diriger un État princier, déclara Perveen, l'air sceptique. Surtout s'il ne vit pas dans le palais.

Sir David écarta cette remarque d'un geste de la main.

— Un officier palatin, qui s'occupe des affaires quotidiennes, envoie des rapports à Mr Sandringham sur

* Gaddi : Trône.

(Retrouvez tous les mots suivis d'un astérisque dans le glossaire en fin d'ouvrage.)

tout ce qui se produit. Et le Premier ministre, le prince Swaroop de Satapur, est l'oncle du maharadjah, ce qui est plutôt confortable.

Perveen mordit dans son toast. Le toast beurré, voilà quelque chose que les Britanniques réussissaient vraiment.

— Que pouvez-vous me dire sur l'agent politique ?

— Colin Wythe Sandringham occupe ce poste depuis environ dix mois. Il est responsable du bien-être des enfants royaux et de la veuve du défunt maharadjah.

— Quels enfants ? Vous n'avez mentionné que le prince Jiva Rao.

— Il a une petite sœur, mais je ne connais pas son nom.

Perveen n'apprécia pas qu'il ait presque oublié la princesse, et qu'il ait qualifié la mère du jeune maharadjah de veuve, alors qu'elle aurait dû être appelée reine.

— Quel est le prénom de la maharani ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Mirabai, répondit-il en prononçant lentement le nom avec l'accent d'Oxbridge. Au moins, elle n'est pas seule – la mère du défunt maharadjah Mahendra Rao, la maharani douairière, dirige toujours le zénana*. Je ne me rappelle pas son nom.

Bien sûr, pensa-t-elle. Sir David était meilleur que la plupart des administrateurs anglais – et il avait sans aucun doute manifesté du respect pour les réussites professionnelles de Perveen – mais il croyait de toute évidence que la grande majorité des Indiennes n'avaient ni visage, ni nom et étaient passives.

— Je trouve que c'est merveilleux que la mère et la belle-fille puissent se tenir compagnie, déclara-t-il

* Zénana : Partie d'une maison uniquement réservée aux femmes.

en sirotant son thé. Mais d'après Mr Sandringham, les deux maharanis ont eu une assez vive dispute au sujet de l'éducation du prince.

C'était un problème assez ordinaire, qu'il soit question de sang royal ou pas. Dans la propre famille de Perveen, il y avait eu des désaccords sur la possibilité qu'elle fasse des études de droit, comme le souhaitait son père, ou de littérature, son choix à elle. Ce n'était que des années après la fin de sa scolarité qu'elle avait compris qu'exercer le droit pouvait lui rendre la vie bien plus excitante que l'analyse de romans.

— La mère du maharadjah Jiva Rao souhaite qu'il fréquente Ludgrove, où plusieurs autres princes indiens étudient, poursuit Sir David sans imaginer les pensées de Perveen. Mais sa grand-mère, qui considère encore qu'elle occupe une place supérieure à sa belle-fille, refuse qu'il aille dans cet établissement.

Perveen avait vidé son assiette à l'exception des kippers. Elle avait envie de sucré pour en chasser le goût. Elle fit signe au serveur.

— Auriez-vous des goyaves ?

— Elles ne sont pas bonnes aujourd'hui, memsahib, répondit-il avec une grimace.

— Très bien. Je vais prendre un autre toast, dit-elle avant de se tourner vers Sir David. Où le prince Jiva Rao étudie-t-il en Inde ?

— Au palais. Il reçoit son enseignement d'un précepteur indien qui a accompagné les deux dernières générations de maharadjahs.

— C'est sans doute un bon enseignant. En tout cas, il doit avoir de l'expérience, commenta Perveen en imaginant que l'homme devait avoir plus de soixante ans.

— Ce sont des questions auxquelles vous pourriez nous apporter une réponse quand vous irez au palais.

Mr Sandringham leur a rendu visite en septembre, mais il n'a pas pu être reçu en raison de la tradition de vie recluse des maharanis.

— Les maharanis hindoues respectent la purdah, expliqua Perveen. Si l'agent le souhaite vraiment, il pourrait y retourner et demander à s'entretenir avec chaque femme à travers un écran. C'est ce qu'on fait habituellement quand les dames respectant la purdah doivent témoigner dans un tribunal.

— Retourner au palais pour une nouvelle tentative pourrait poser des problèmes. Voyez-vous, Mr Sandringham est infirme, déclara brutalement Sir David.

— Il est infirme ! s'exclama Perveen en écarquillant les yeux.

Elle était tout à fait surprise que les Britanniques aient choisi quelqu'un souffrant de handicap pour un poste à grande responsabilité et qu'ils l'aient de plus expédié en pleine campagne. Il devait probablement être entouré d'un nombre gigantesque d'employés pour l'assister. Comment faire autrement ?

— Des membres de l'Agence de Kolhapur ont également suggéré qu'il y retourne. Cependant je ne souhaite pas mettre sa santé en péril alors que l'entretien avec les dames en purdah pourrait plus facilement être conduit par une avocate.

Sir David se rappelait ce qu'elle avait fait dans le quartier de Malabar Hill en début d'année. Elle ressentit un élan de gratitude, sachant que les choses auraient facilement pu se passer différemment. Il existait peu de juristes capables d'assister les femmes recluses, et elle avait déjà été impliquée dans ce type de situation. Les femmes observant la purdah ne pouvaient rencontrer les hommes extérieurs à leur environnement familial proche.

— Vous souhaitez que j'agisse en coulisses, dit-elle en hochant la tête, que je m'entretienne avec les deux maharanis et que je vous transmette mon opinion concernant l'éducation du maharadjah.

— Il y aurait un autre objectif à cette rencontre, ajouta Sir David. L'Agence s'intéresse en ce moment à des aménagements du territoire, comme faire venir le chemin de fer, construire des barrages et plus encore. Nous gagnerions beaucoup à connaître le point de vue des maharanis et d'autres nobles du palais.

— C'est un véritable travail d'enquête.

Perveen mordit dans son toast avant de mastiquer lentement en prenant un peu de temps pour réfléchir. Cela avait tout d'une mission de consultant. Et des centaines de femmes royales résidaient dans les vingt-cinq États du groupe de Kolhapur. Si la nouvelle se répandait à travers les écrans de purdah qu'une avocate était prête à assister ces femmes en cas de problèmes, le cabinet Mistry pourrait voir affluer un nombre considérable de nouveaux clients.

Mais à combien estimer cette entreprise ? Sir David devait espérer qu'elle accomplirait sa mission à un tarif au rabais étant donné qu'ils se connaissaient. Mais le gouvernement britannique n'allait pas s'en tirer en la sous-payant comme il le faisait avec les Indiens en général. C'était elle qu'ils voulaient. Elle avait tout pouvoir.

— Je réfléchis à combien je pourrais facturer cette mission, lança-t-elle en faisant la moue.

— Vingt roupies la journée, répondit-il aussitôt. C'est le salaire d'un sous-inspecteur de district.

Pas terrible, rien qui lui permettrait de se vanter devant son père. Elle haussa les épaules.

— Cependant, vos frais de déplacement seront pris en charge au même niveau que ceux d'un préfet. Tous

vos voyages en train se feront en première classe et, si besoin, vous pourrez séjourner dans des bungalows destinés aux fonctionnaires. Une partie du trajet se fera certainement à cheval ou en palanquin.

— Un palanquin, c'est une de ces horribles boîtes qu'on transporte sur des perches ? demanda-t-elle car elle détestait les espaces confinés.

— C'est Sandringham qui l'a suggéré. Il prétend qu'une partie de la route n'est pas facilement praticable à cheval. Les porteurs sont des hommes du coin. Et vous pourrez profiter du paysage pendant le voyage.

Elle haussa un sourcil d'un air cynique.

— Les montagnes Sahyadrī sont d'une beauté incomparable. C'est la fin de la saison des pluies. Il fait 10 °C de moins qu'à Bombay.

Il conclut sa phrase d'un geste théâtral, rappelant à Perveen les camelots près du Royal Bombay Yacht Club vantant la splendeur de la croisière touristique jusqu'à Elephanta Island.

Des pluies douces de montagnes, c'était toujours mieux que les vents chauds du début octobre à Bombay, mais elle ne voulait pas paraître trop enthousiaste.

— Il y a toujours beaucoup de contrats à traiter au cabinet. Je peux facilement gagner vingt roupies en une journée en restant assise à mon bureau.

Il resta silencieux pendant un moment avant de grogner.

— Compris. Je suis sûr de pouvoir les convaincre de s'engager pour vingt-cinq roupies par jour.

C'était phénoménal.

— C'est noté, répondit-elle, impassible.

Son heureuse rêverie fut interrompue par Alice entrant à grands pas dans la véranda en ne montrant aucun signe qu'elle s'était lavé le visage ou les mains.

— Perveen ! Te voilà !

— Excuse-moi. Ton père m'a invitée pour le petit déjeuner. J'espère que tu ne t'es pas inquiétée de ma disparition.

— Pas du tout. Est-ce qu'il t'a déjà persuadée d'accepter la mission ?

— Quoi ? Tu étais au courant ?

Les yeux de Perveen passèrent de son amie au visage suffisant de Sir David.

— Pour quelle autre raison crois-tu que nous avons tourné dans ce manège toute cette semaine ? bâilla Alice. Je devais te remettre en selle.

— Comment as-tu osé me tendre ce piège ? s'esclaffa Perveen.

Elle était soulagée et excitée, mais elle ne souhaitait pas qu'Alice lui fasse des cachotteries.

— Quelle piètre amie tu fais.

— À cheval donné, on ne regarde pas les dents.

2

Une visiteuse à Khandala

ADITYA, LE BOUFFON OFFICIEL rattaché au palais de Satapur, sentait les courbatures du long trajet à cheval. Le palais de Satapur se trouvait à quatre collines de la gare de Khandala. En raison du brouillard épais et des sentiers boueux et interrompus, la chevauchée avait duré six heures au lieu des cinq habituelles. Le soleil venait de se lever quand il était parti sur une jument grise courtaude. Comme cela faisait des siècles que les gens empruntaient le même chemin étroit, il était facile de le suivre ; mais les longues pluies estivales l'avaient rendu traîtreusement glissant. Aditya avait dû lutter sans relâche pour retenir le cheval nerveux qui progressait vers la gare de Khandala.

Il se tenait désormais à moitié caché dans l'ombre du toit de la gare. Il préférait être sur les routes plutôt que de tester ses farces sur les gens du palais qui avaient renoncé à rire depuis des années. Une tasse de thé à la